

*pathologie*  
**Une participation sociale,  
symptômes et traitement:  
les gamins de la rue à Lomé**

par Yves MARGUERAT

Secrétaire général de l'Appel (Association pour la promotion de l'Enfance à Lomé), Lomé, Togo

Tiré à part du N° 4, 1987  
de la  
REVUE INTERNATIONALE DE CRIMINOLOGIE  
ET DE POLICE TECHNIQUE

Genève / Suisse

*pathologie*  
**Une participation sociale, symptômes  
et traitement: les gamins de la rue à Lomé**

par Yves MARGUERAT\*

Comme les individus, les sociétés ont leurs maladies, c'est-à-dire des troubles générateurs d'angoisse et de malheur. Le milieu urbain qui brasse des hommes sans liens entre eux, qui crée la « foule solitaire », est particulièrement pathogène.

L'Afrique, où l'urbanisation est récente mais galopante, n'est plus épargnée par ces problèmes ; l'on y voit maintenant apparaître un phénomène d'envergure mondiale, mais totalement contraire à la tradition africaine : des *enfants abandonnés*, qui survivent dans la rue par leurs propres moyens, licites ou moins licites.

On les traite souvent de « jeunes délinquants ». Il faut bannir ce vocabulaire : n'est délinquant que celui qui s'est fait qualifier comme tel par un tribunal compétent, c'est-à-dire celui qui s'est fait prendre. Celui qui court vite n'est donc pas délinquant. Mais il s'en faut de beaucoup que tous commettent des délits ; et surtout, ces enfants souffrent beaucoup du mépris et de l'hostilité que leur témoigne en général le monde des adultes, et dont cette expression est l'une de celles qui ont la plus grande force de rejet. C'est pourquoi il vaut mieux parler *d'enfants ou de jeunes de la rue*, ce qui n'est qu'une description neutre, topographique, dépourvue de connotations judiciaires ou morales.

En effet, il y a, dans les villes africaines, des enfants qui vivent ainsi sur les marges de la société. Tous ceux que l'on voit dans la rue ne sont pas complètement abandonnés à eux-mêmes : la plupart de ceux qui y exercent les « petits métiers » : vendeurs à la sauvette de chewing-gum ou de cartes postales, petits cireurs, porteurs (ou, à Lomé, porteuses) au Grand marché, ne sont pas en rupture avec leur famille. Souvent, celle-ci a fourni le capital de base, et l'enfant rentre chez lui le soir (parfois très tard) ; il contribue ainsi au budget familial. Il y a même des sociétés où, traditionnellement, l'enfant est associé très jeune au commerce familial et vous court après dans la rue pour vous vendre des sacs en plastique ou des allumettes (c'est le cas à Lomé des petits « nago »). Dans d'autres pays, fortement islamisés, la coutume exige des élèves de l'école coranique qu'ils aillent mendier dans les rues pour leur maître.

Ce n'est pas de ça qu'il s'agit ici, mais bien d'enfants ou de jeunes (disons : de 8 à 18 ans) qui vivent en rupture avec leur famille, qui se débrouillent absolument seuls pour survivre dans la rue, se nourrir, s'habiller, se divertir, apprendre à se défendre. A Lomé, ils sont essentiellement gardiens de voiture — gardiens contre la menace qu'eux-mêmes représentent — surtout dans le triangle Opéra/Cathédrale/Abreuvoir. Il n'y a que des garçons (les filles sont absorbées par le commerce des mères), qui ne sont pas organisés en bandes (au plus un petit groupe de copains) et qui sont une catégorie bien distincte de celle des authentiques voleurs, plus âgés, qui déambulent élégamment vêtus à pied ou en mobylette, pour rafler un sac à main qui dépasse ou un portefeuille mal gardé. A vrai dire, beaucoup de ces voleurs professionnels ont commencé par être gamins de la rue. Si ceux-ci ne sont pas, en général, formellement des délinquants (hormis le délit de vagabondage), ils sont donc en sérieux danger de le devenir.

Dans la plupart des villes africaines où ce problème a été étudié, ces enfants et

\*Secrétaire général de l'Appel (Association pour la promotion de l'Enfance à Lomé), Lomé, Togo.

ces jeunes de la rue sont surtout d'origine rurale : des migrants qui n'ont pas réussi à s'intégrer au milieu urbain, ou bien ils sont issus des catégories sociales les plus pauvres, qui ne peuvent leur offrir un minimum de scolarisation et de formation professionnelle.

A Lomé, la situation est très originale : ces gamins — d'ailleurs peu nombreux (quelques dizaines au plus) — sont dans une grande majorité, d'origine citadine, issus même de familles urbanisées depuis longtemps (plusieurs générations) et qui sont loin d'être toutes dans la misère : on rencontre même dans la rue des rejetons des meilleures familles de la bourgeoisie loméenne (car Lomé, ville fondée il y a un siècle environ, dans une région où le commerce international et donc le fait urbain sont tellement plus anciens, a une authentique bourgeoisie d'affaires et de diplômés). Trouver ainsi sur le trottoir des neveux ou des cousins de hauts fonctionnaires, de magistrats, d'universitaires ou de médecins pose un problème scientifique assez étonnant.

L'observation montre que, systématiquement, ces enfants sont issus de *couples désunis*, parfois désunis par la mort, mais beaucoup plus fréquemment par la vie. Deux grands types de situation se présentent :

1. l'enfant reste avec l'un de ses parents, qui se remarie, et il y a conflit avec le nouveau conjoint, le deuxième mari de la mère ou la marâtre. L'enfant, maltraité, mal nourri, battu, finit par s'enfuir dans la rue ;
2. ou bien les deux parents l'abandonnent et il se retrouve ballotté entre des adultes — oncles, tantes, grands-parents — qui le négligent. La carence d'affection peut provoquer des comportements de plus en plus agressifs, qui le feront mettre à la porte quand il aura l'âge de se débrouiller seul (dès 8 à 10 ans, mais plus souvent de 12 à 14).

C'est dire qu'il ne s'agit pas d'une marginalité de la misère (comme, par exemple, en Amérique Latine) mais essentiellement d'une crise de la société. L'enfant, dans la société traditionnelle, est une valeur fondamentale : il représente l'avenir, la survie biologique et métaphysique, ou l'assurance-vieillesse. En milieu urbain, il représente une charge, car tout coûte cher : le logement, la nourriture, l'école, alors que dans les campagnes, il ne coûte guère et rapporte vite. Or, bien des familles — disons : l'écrasante majorité des familles — arrivent à éduquer correctement leurs enfants, même avec de grandes difficultés à joindre les deux bouts.

Ce qu'il y a donc de spécifique dans le cas de gamins de Lomé est une désorganisation sociale qui entraîne la perte de l'intérêt pour l'enfant. Il y a là, sans doute, l'effet d'une société anciennement urbanisée, mais composée de bric et de broc, de migrants venus — dès l'origine de la ville — de plusieurs azimuts ; de l'ouest, de l'est, du nord. Lomé a été créée, peu avant la colonisation allemande (dans les années 1880-81), comme un paradis fiscal, un centre de commerce libre juste au-delà des douanes que les Anglais avaient instaurées sur le littoral de la Gold Coast (créée en 1874). Avaient donc afflué à Lomé des aventuriers d'un peu partout, qui se sont enrichis par le commerce, les plantations, la spéculation foncière. Ils sont devenus des notables, reconnus comme des interlocuteurs privilégiés par l'administration coloniale allemande, puis française (dès 1922, il y a à Lomé un « conseil des notables » élu par les chefs de famille). Riches et donc polygames, ils ont eu une nombreuse progéniture, dont certains ont réussi, sont au sommet de l'échelle sociale, et d'autres ont échoué, sont restés gagne-petit, ou enfants de la rue.

C'est sans doute à cet individualisme original, à cette société sans vraies traditions capables de la structurer et de régler ses conflits, qu'il faut attribuer la grande instabilité conjugale et la perte d'intérêt envers les enfants des branches mortes,

des brèves rencontres, des amours ancillaires. Peut-être aussi la présence d'héritages importants (en terrains urbains notamment) a-t-elle rendue plus âpre la compétition, c'est-à-dire l'élimination des candidats à l'héritage les moins bien placés, les enfants de mariages (ou de brèves rencontres) inter-ethniques, par exemple entre une femme de Lomé et un homme de passage : aucune des deux communautés ne reconnaîtra l'enfant pour sien. Il s'agit dans tout ceci d'hypothèses plus que de certitudes, car il est bien difficile d'être affirmatif sur des sujets aussi complexes, subtils et en général volontairement masqués.

Ces gamins de la rue souffrent donc essentiellement de troubles du caractère. Physiquement, ils ont souvent des parasitoses, des coups de paludisme, des dermatoses, mais, à voir leurs conditions de vie (manger n'importe quoi — par exemple se nourrir d'une baguette de pain et d'un verre d'eau avec dix morceaux de sucre — et n'importe quand, dormir sous le porche d'une boutique ou dans la réserve de films d'un cinéma, se laver dans la mer ou dans des mares croupies), on se dit qu'ils sont en vérité rudement résistants. Tout de même, ils manifestent souvent des retards de croissance qui peuvent les faire paraître deux ou trois ans plus jeunes qu'ils ne sont. Bien nourris, on voit des gringalets, s'épanouir brusquement et pousser en athlètes.

Moralement, par contre, la plupart souffrent de violents troubles du comportement : ils sont agressifs, extrêmement colériques et violents, très instables, comme tous les gosses malaimés. Ils ont envers l'argent une attitude à la fois très avide et très irresponsable : ils sont prêts à tout pour en avoir, mais le gaspillent aussitôt, réaction bien normale chez les enfants qui se réveillent le matin sans savoir ce qu'ils vont manger, s'ils vont manger, et qui risquent en permanence, s'ils ont de l'argent sur eux, de le voir pris de force par un des grands voleurs de la rue, qui les rackettent sans les protéger. Cependant, rien ne paraît pouvoir altérer leur inépuisable joie de vivre.

Les symptômes posés, le traitement, curatif comme préventif, se déduit de lui-même. Aux troubles du caractère ne peut correspondre qu'une réponse personnalisée ; à la carence affective doit répondre l'amour désintéressé. Quand on s'occupe de ces enfants, qu'on leur donne un minimum d'attention, d'amitié, on les voit se transformer de façon spectaculaire. La grande majorité d'entre eux aspirent en effet vivement à redevenir des enfants comme les autres, à retourner à l'école, à apprendre un métier. On ne guérit sans doute jamais d'une enfance gâchée, mais ces jeunes peuvent devenir des hommes dignes de ce nom, d'honnêtes travailleurs et de bons pères de famille. Ce n'est pas nous qui les transformons, ce sont eux qui veulent se transformer. Il suffit de leur en donner les moyens, c'est-à-dire un contact humain, une amitié qui les sécurise, qui les revalorise à leurs propres yeux, et puis un minimum de moyens matériels : un toit, une école, un apprentissage, des outils.

C'est ce qu'essaie de faire l'Association pour la promotion de l'Enfance à Lomé (APPEL), une ONG (Organisation Non Gouvernementale) fondée en 1981 par un groupe de Togolais et d'expatriés, d'activités et d'opinions très diverses mais unis par la volonté d'agir. Un foyer d'accueil a été ouvert en 1982, avec douze gamins de la rue, maintenant vingt-deux et bientôt quarante. Les responsables de l'APPEL s'occupent aussi de plusieurs dizaines d'apprentis plus âgés, ce qui représente une charge financière très lourde.

La prévention de la délinquance à Lomé est donc relativement facile. Les structures sont là, qui ont fait preuve d'efficacité. Ces moyens restent encore limités et ont besoin de renforts supplémentaires.